

DAVID DES ORDONS

AVENTURES

DE PIERROTON MARÉCHAUX



*Incontestablement le meilleur
récit sur la Vallée de Joux.
Un texte subtil, passionnant,
vrai. Un petit chef-d'oeuvre
signé David des Ordon. À li-
re d'urgence, et même en réé-
dition!*

LE BAS DU CHENIT

ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "JADIS"

NO 6bis

Spécial grand format



EDITIONS LE PELERIN

1996

I N T R O D U C T I O N

David des Orçons, autrement dit Paul-Auguste Golay, n'est plus guère connu à la Vallée que des Editions le Pèlerin qui ont eu le plaisir de publier de lui:

Collection Jadis:

- No 6 Aventures de Pierroton Maréchaux, 1977
- No 19 Vieilles histoires pour la Noël et le Nouvel-An, 1983
- No 23 Histoires de loups, 1984
- No 24 Anecdotes de l'ancien temps, 1985
- No 35 Notice historique sur la Lande, 1990.

Collection Reprint:

- No 5 (Paul-Auguste Golay), Le passé des Piguët-Dessous, 1994.

Cet homme hors du commun, l'un de nos meilleurs horlogers qui, en son temps, participa lui aussi à la production de mécanismes compliqués fameux, s'entendait à l'écriture. Sa connaissance parfaite du patois, il était peut-être l'un des derniers dépositaires de cette langue savoureuse désormais oubliée, lui permettait de mieux comprendre la mentalité de ceux-là qui l'avaient précédé et dont il avait gardé le souvenir de par une mémoire exceptionnelle. Il était devenu de ces rares possesseurs de la mémoire populaire orale.

A sa mort survenue en 1937, David des Orçons laissait un vide que personne dès lors ne devait remplir dans le cadre de la production littéraire de notre haute combe.

† Paul-Auguste GOLAY.

On nous écrit:

Celui qui vient d'être enlevé à l'affection des siens et à l'estime de ses concitoyens, était un caractère.

Sans avoir fait d'études, le défunt avait acquis une culture remarquable. L'histoire locale l'intéressait surtout. Qui n'a apprécié son ouvrage sur le « *Passé des Piguët-Dessous* », comme aussi ses récits plus courts, tous d'une documentation très sûre, écrits dans une langue savoureuse?

Paul-Auguste Golay connaissait mieux que personne la généalogie de nos familles bourgeoises, aussi fut-il souvent consulté par ceux qui tenaient à se renseigner sur leurs ascendants.

Celui que nous regrettons jouissait d'une mémoire remarquable. Sa conversation primeautière était agrémentée d'anecdotes, de bons mots et de réminiscences du temps

jadis. Il professait un véritable culte pour notre vieux patois, qu'il maniait avec aisance.

Mais Paul-Auguste avait bien d'autres dons encore. Il fut horloger émérite, chanteur fort goûté, dessinateur à ses heures. Dommage que les circonstances matérielles aient empêché un être aussi doué de consacrer tout son temps aux disciplines qu'il affectionnait.

Le regretté défunt connu de bonne heure la souffrance, qu'il supporta avec résignation. La mort ne l'effrayait nullement. Il la voyait venir en sage et sans révolte. Tenailé par la maladie, alité depuis près d'un an, Paul-Auguste Golay sut garder jusqu'au bout sa sérénité, son caractère amène.

Une dernière satisfaction lui fut accordée. Il parvint, en se crispant, à mettre au net le gracieux conte de Noël qu'on a pu lire l'autre jour dans la Feuille d'Avis, sous le pseudonyme de *David des Orçons*.

Notre ami s'en va à 64 ans, sans avoir donné sa mesure. Puisse une vie si bien remplie servir d'exemple à plusieurs!

...

Nous nous permettons d'ajouter aux lignes ci-dessus, consacrées à notre regretté collaborateur, David des Orçons, par un de ses amis personnels, l'expression des très vifs regrets et du chagrin que nous a causé son départ. Nous savons combien les articles et nouvelles qu'il nous communiquait étaient goûtés de nos lecteurs.

Que la famille de M. Paul-Auguste Golay trouve encore ici l'assurance de notre profonde sympathie.

FAVJ 21.1.1937

C'est dans ce même journal, la Feuille d'Avis de la Vallée, qu'il publia l'essentiel de son oeuvre, entr'autre, en 1935, le récit qui va suivre.

Ce texte magnifique, savoureux, délicat et vrai, bien fait pour vous enchanter. Il vous offrira, par cette seconde édition, le manuscrit original qui, écrit d'une écriture bien lisible, nous l'espérons, ne vous posera aucune difficulté de lecture.

Ce manuscrit, propriété de la Collection Donald Aubert, est déposé aux ACV sous la cote PP 82/165. C'est une immense chance qu'il ait été conservé.

Le Bas-du-Chenit, région pour dire mythique à bien des points de vue, où vivait, au XVIIIe siècle probablement, le petit Pierroton Maréchaux... Suivons-y tout aussitôt notre guide d'un jour, David des Orçons.

Les Charbonnières, le 5 sept. 1996

René B. Jot

P-S: Les aventures de Pierroton Maréchaux ont paru sous forme de feuilleton dans la FAVJ de 1935. La rédaction du manuscrit peut raisonnablement se situer de même à cette époque. Quant au document de base sur lequel il devrait reposer, il a naturellement disparu sans laisser de traces.

Le Carnet du Petit-Maréchaux

La famille Maréchaux, éteinte aujourd'hui à La Vallée, est au nombre des plus anciennes qui aient habité notre pays. De ses armoiries — un marteau dressé en pal sur fond d'argent — on peut induire qu'elle tire son nom du métier de maréchal, que ses membres, autrefois, pratiquèrent de préférence, tel Anthoine Maréchaux qui habitait au haut du Sentier.

L'un de ses frères s'était fixé dès 1600 environ au Bas-du-Chenit et vers la fin du XVIII^e siècle on retrouve ses derniers descendants à la Combe du Moussillon.

C'est dans cet agreste hameau que fût conservé longtemps un carnet laissé par l'un d'eux, Pierre dit le Petit Maréchaux et c'est ce carnet que nous essayons aujourd'hui de transcrire tout en le complétant et en modifiant un peu sa forme très primitive et en partie inintelligible pour les non-initiés.

Mes plus vieux souvenirs me reportent au temps où j'habitais au Bas-du-Chenit, chez

mon oncle Abram Raymond, dans sa vieille maison qui s'adossait à la Côte et que le feu a détruit plus tard, avec celle de Christofle Golay, son voisin. Le grand chemin de Fra-Rodet passait devant, la rivière coulait au dessous et entre les deux, à mi-distance était la fontaine, qui se trouvait bien à cent pas et plus de notre habitation.

— Pourquoi est-elle si loin? demandais-je à l'oncle Abram.

— Parce que, disait-il les maisons étaient autrefois bâties beaucoup plus bas. Elles étaient petites et peu commodes et l'Orbe les ayant une fois inondées, on les abandonna pour se mettre plus à l'aise et à l'abri des grandes eaux.

J'avais bien garde de mettre en doute la version de l'Oncle Abram, mais j'observai cependant plus tard que la source jaillissant en-dessous du chemin, il eût été bien malaisé de faire couler la fontaine en-dessus.

La maison était basse et noire, le toit, du côté de la Côte, avait été prolongé jusqu'au sol, formant un réduit qui servait de remise.

je ne m'y aventurais pas sans frayeur, car c'était pour moi le séjour des petoû, bêtes mystérieuses que je me représentais m'épouvantant dès que j'y mettais les pieds, cachées dans les régions obscures où reposaient un ancien béluyiaû, depuis longtemps remplacé par un vrai char à foin et la vieille arie, au soc de bois, que l'oncle Abram s'obstinait à conserver, bien que depuis longtemps l'on se servit, pour les labours de la belle charrue neuve de Monsieur d'Aubonne que nous prêtait son fermier du Plânoz.

Nous avions un bon domaine, quinze poses environ, moitié champs et prés, de quoi nourrir tout l'hiver six bonnes vaches et des sucrants. L'été, on les mettait sur la Pièce qui commençait derrière la maison et finissait très loin, très bas, près du Risoux.

Donc, j'habitais chez mon oncle, car ma mère mourut en ma naissance et mon père, dont je me souviens à peine la suivit quatre ans plus tard, emporté par la petite vérole en même temps que ma grande sœur.

Mon autre sœur, qui s'appelait Louison était à maître chez Monsieur le Conseiller Rochat.

du Brasseur et j'avais un grand frère,
Timéon, qui était soldat en Hollande. ^{et qui n'en est jamais revenu.}

Mon oncle Abram avait alors 60 ans environ de même que sa femme, ma tante Marion. Il y avait une autre tante, appelée Fanchette. C'était la sœur de l'oncle Abram, mais elle paraissait plus vieille et je crois qu'elle commençait à radoter légèrement.

La moitié de ses impressions se traduisaient par le même vocable : Vâi, oui !

Elle passait son temps à répétasser nos hardes, en récitant des psaumes, qu'elle entrecoupait de paroles profanes, comme, par exemple ceci :

O mon Dieu, mon Sauveur
Ta céleste faveur
Fut toujou mon partage
Vâi, oui !
Empoison de chat
Vesâ ce scélérat
Lue monté su la trâblia. ¹⁾

¹⁾ Poison de chat
Voyez ce scélérat
Lui monte sur la table

Elle embrouillait aussi le temps et les saisons en raison de quoi on l'entendait s'écrier à la vue d'une immense menée que la bise formait près de la maison :

- Vâi, oui ! Hêlâ ! Coumait veû-t-on fêré po eingrandjé ?¹⁾

Je n'ai jamais revue, dans toute ma carrière une aussi bonne femme que ma tante Marion. C'est elle qui m'a soigné et même un peu gâté jusqu'à sa mort qui, malheureusement survint alors que j'avais quatorze ans. Affectueuse, active, point méditante, elle remplissait la maison de sa bonne humeur et c'est dans ce milieu réconfortant que j'ai passé les plus belles années de ma vie.

Si j'ai acquis un peu de savoir et quelques bons principes, c'est bien à elle que je le dois, car l'école ne se faisait qu'en hiver et la boutique de Jean Lecoultre qui, pour lors, la tenait au Pas-du-Chenit était assez loin de chez nous. On y allait le matin, environ les huit heures et on y restait jusqu'à midi.

Le Régent était en même temps messeiller

¹⁾ Comment veut-on faire pour engranger.

et tourneur sur bois. Il occupait avec ses outils l'un des coins du poêle, près de la fenêtre. Dans l'autre coin il y avait un pont où était installé un vieux cordonnier. Ce cordonnier était passablement sourd. Il toussait, grognait et monologuait tout à tour en tapant sa semelle.

C'est au milieu de ces bruits divers que nous répétions les psaumes, le catechisme ou la palette (l'alphabet) et que nous nous exercions à l'écriture. Nous étions assis sur des bancs rudimentaires, sans dossier ni pupitre. Nous écrivions sur nos genoux, où était posée une planchette qui supportait notre cahier. Encore seuls les garçons étaient-ils initiés à ces mystères. Quant aux filles, on ne jugeait pas dans ce temps que l'écriture pût leur être utile. Elles manquaient souvent sans qu'on leur en fit de reproches, car on les habitait de bonne heure aux travaux de la maison.

J'aimais beaucoup l'école qui me rapprochait des autres enfants, dont la société me manquait chez mon oncle. Je n'avais

- pourtant pas un très bon souvenir de mes premiers contacts avec eux, car il me fallut recevoir, et rendre aussi plus d'un coup, avant que d'acquiescer la considération que me valut avec le temps, la dureté de mes petits poings et mon surnom de Rollie-dur.

- J'avais encore à défendre notre petit voisin Danion chez Christofle qui, bien que de mon âge était moins vigoureux et sa sœur Nanette, qui avait de si beaux yeux bleus et pas trace de malice.

- Au contraire de beaucoup d'enfants, j'étais toujours chaudement vêtu. Une bonne culotte de milaine avec une petite casaque, des bas de ratine bien serrés sur de bons souliers de cuir, un grand bonnet de laine, tricoté par la tante Fanchette, que je tirais sur mes oreilles le matin quand le froid piquait et nous pinçait le nez.

- Mon ami Danion était moins favorisé. Son bonnet était en coton et troué par endroits. Il n'avait point de bas, mais seulement un peu de paille dans ses socques. Quant à la petite Nanette, sa vêtue se réduisait à une petite

jupe de drap fixée par trois boutons à une traile de même étoffe, des bas de coton tricotés, attachés sous les genoux avec de la ficelle et des souliers usés d'abord par Danion et dans lesquels ses pieds se perdaient. Ni jupon, ni culotte, naturellement, on n'en parlait pas dans ce temps-là, et sur sa tête un petit fanchon pas beaucoup plus large qu'une corde. Les filles, d'ailleurs étaient plus dures que les garçons, accoutumées qu'elles étaient à cette mode déraisonnable.

Un matin d'hiver, après une longue série de grands froids, je fus réveillé par le bruit bien connu de la pluie qui tombait à verse. Je ne fis qu'un saut jusqu'à la fenêtre et alors un spectacle tout nouveau pour moi s'offrit à ma vue.

L'Orbe était devenue large comme un lac et remplissait tout le fond de la vallée alors je vis comme deux grands poissons qui paraissaient nager en suivant le milieu du courant. J'enfilai ma culotte et me précipitai dehors pour mieux voir cette chose extraordinaire. Dans ma hâte, je me

croquai à l'oncle Abram qui revenait de l'écurie.

— Pierrotton, me dit-il, tu n'iras pas à l'école aujourd'hui, l'eau vient d'emporter le pont du Bas-du-Chenit.

Danion était déjà dehors, avec sa sœur Nannette et d'autres enfants tout joyeux de voir coupé, pour bien des jours, le chemin de l'école.

Au loin, les deux pontes maîtresses, que j'avais prises pour des poissons, continuaient leur voyage dans la direction du lac.

La pluie tombait toujours à torrents.

Je fis entrer Danion et sa sœur pour les mettre à l'abri, pendant que la tante Fanchette, embrouillant une fois de plus les affaires nous accueillait par ses exhortations.

Héla! me' bon pitit, fô adé bin annâ lou bon Dieu et lou prayé po ouna mi dé plliodze! Vâi, oui.

Quand la pluie cessa la neige avait presque disparu. La rivière baissa rapidement et l'on établit bientôt une passerelle qui permit aux

1) Hélas, mes bons petits, il faut toujours bien aimer le bon Dieu et le prier pour un peu de pluie.

enfants de notre rive de reprendre le chemin de l'école.

C'est, je crois bien, dans cette même année que je vis pour la première fois le loup.

Le loup, bête redoutable des bois et de la nuit, sujet de tant de contes entendus à la veillée, implacable ennemi des petits enfants!

C'était au commencement des fenaïsons. Le foin que l'on venait de tourner séchait au bon soleil et, en attendant de le mettre en chirons nous étions montés avec Danion et la Nanette sur la Côte pour nous régaler de faïses.

Arrivés sur la crête, Danion, qui était le premier se baissa tout à coup et me dit :
— Regarde - voilà cette bête !

Entre deux troncs, collé contre un vieux mur, un animal couché en rond paraissait dormir. Il était d'un jaune fauve et nous le prîmes d'abord pour un de ces chiens que les Bourguignons amènent avec eux à travers le Risoux. Voyant qu'il ne bougeait pas nous nous enhardîmes à avancer un peu

et, comme nous étions pieds nus, nous ne fûmes bientôt plus qu'à quelques pas de la bête qui se leva soudain en s'allongeant et faisant le gros dos. Elle ouvrait en même temps une queue énorme et nous sentîmes l'affreuse odeur qui se dégageait de son corps.

Mais c'est surtout le regard faux et cruel qu'elle nous lança qui finit de nous effrayer.

Notre seule pensée en ce moment fut de nous enfuir loin de cette horrible vision et nous nous lançâmes, Danion et moi, et sans plus songer à Nanette, à corps perdu sur la pente que nous venions de gravir.

Mais, arrivés à la lisière de la forêt, comme Danion était à quelques toises en arrière, il s'arrêta et se mit à crier :

Pierrotton ! Pierrotton ! Et Nanette ? ..

Alors une frayeur plus grande que celle qui nous avait fait descendre la Côte nous la fit remonter pour nous porter au secours de Nanette. Je me suis bien des fois remémoré cette aventure, sans pouvoir pourtant démêler la part de courage et de peur qui, à la seule pensée

de Nanette, nous faisait retourner vers l'horrible chose qui nous avait mis en fuite.

J'avais un bon couteau que mon oncle Abram m'avait donné. Danion prit un saison bien sec sur le bord du sentier et nous marchâmes tremblants, mais résolus à la rencontre du danger.

Danion, pleurant toujours courait le premier mais bientôt il s'arrêta, car une voix plaintive et désolée s'entendait dans le bois: "Danion! attends-moi!" C'était la pauvre Nanette qui, n'ayant pas vu la bête et ignorant la cause de notre fuite avait cependant pris peur à nous voir dévaler et passer tout près d'elle sans la voir. Elle s'était mise à nous suivre et elle nous rejoignit bientôt.

Alors, débarrassés de notre plus gros souci, nous fûmes repris par la peur de la bête et prenant Nanette chacun par une main nous courûmes à toute vitesse jusqu'à la maison.

L'Oncle Abram crût d'abord que nous disions des gandoises. Puis je vis bien

ensuite que certaines choses que j'avais dites à propos de cette bête le faisaient réfléchir car il me les faisait répéter.

Le soir, il passa un fruitier de Méséry qui dit qu'un veau avait été mangé la nuit d'avant sur cette montagne.

J'appris alors que la bête jaune était un loup et que sans le veau de Méséry qu'il était en train de digérer notre aventure aurait peut-être fini différemment.

Nous fîmes félicités d'avoir rebrousse chemin pour secourir Nanette, bien que j'aie toujours été persuadé que si nous avions su à quelle bête nous avions eu affaire notre conduite eût été moins vaillante.

Telle fut ma première rencontre avec le loup, le plus grand ennemi des gens de la montagne. Je l'ai revu depuis, plusieurs fois dans ma vie. J'ai plus souvent encore vu les restes sanglants de ses victimes, gisant dans quelque coin retiré de nos pâturages.

Je le vis même une fois, étant déjà grand garçon, à quelques pas de moi.

C'était en hiver, il faisait presque nuit et j'étais occupé près de la fenêtre à repasser mon catéchisme, lorsqu'en levant les yeux je vis le loup qui me regardait, bien campé sur ses pattes, à une toise au plus de la maison. Mais, cette fois, il y avait une fenêtre ^{avec de bons barreaux de fer} entre nous deux et quoique je n'eusse aucun doute sur son état-civil, l'impression que me causa cette seconde rencontre avec le loup, après le premier moment de surprise, ne fut que celle d'une ardente curiosité.

Revêtu de son poil d'hiver, il me parut bien plus beau que la bête de la Côte et quand, en quelques sauts, il s'éloigna enfin, je pus admirer la force et la souplesse qu'il déployait dans ses mouvements.

Quelle belle bête, me pensais-je, et que c'est dommage qu'elle ne puisse vivre sans faire du mal !

Car leur vie n'est qu'un continuel carnage. Depuis les petits oiseaux qu'ils surprennent dans les buissons, jusqu'aux vaches qu'ils attaquent la nuit dans les combes de la montagne, tout

leur est bon pour assouvir leur faim perpétuelle.

Pendant les nuits d'hiver, ils venaient hurler dans la Côte, se répondant avec d'autres loups qui hantaient l'autre versant, je les entendais de mon lit et alors le sommeil me fuyait.

Mon imagination me les montrait parcourant les grands bois, faisant claquer leurs terribles mâchoires et il me semblait voir, dans l'ombre, leurs yeux briller sinistrement.

Presque chaque jour, en allant à l'école, je pouvais voir les traces qu'ils laissaient sur la neige en allant boire à la rivière.

Au premier printemps, quand les rives de l'Orbe étaient libres de neige, alors que la montagne en était encore couverte, ils venaient sur ses bords et grattaient la terre pour y prendre des vers.

Un soir que je revenais du Buassus, avec mon oncle Abram, nous en vîmes un qui paraissait si occupé à ce travail qu'il ne tourna pas même la tête quand nous passâmes pas très loin de lui.

Malgré la présence de l'oncle, ce spectacle me causa une légère quiétude. Ce que voyant il me dit :

- N'aie pas peur, mon valet¹⁾, ils aiment tant les vers que quand ils en trouvent ils ne pensent à rien d'autre. Nous rentrâmes en effet à la maison sans avoir été inquiétés.

Une recommandation que l'on faisait toujours à la jeunesse, c'était, quand on entendait le loup, de ne jamais l'imiter, car leur nature les pousse à se rassembler et l'on court ainsi le risque de les attirer après soi.

C'est ce qui arriva il n'y a pas très longtemps à un garçon de Derrière-la Côte qui, par une nuit d'hiver s'en revenait du Sentier.

Pendant qu'il gravissait la Côte, des hurlements montaient du fond de la vallée.

- Ils sont dans la Sagne du Sentier, se disait le garçon, ils n'en veulent pas sortir.

Alors, quand il eut dépassé le hameau des Aubert, se sentant plus près de la maison, il se mit à hurler aussi, par manière de passe-temps. Mal lui en prit, car il ne se passa pas cinq minutes qu'un grognement le fit se retourner. Il avait deux loups à ses trousses et

¹⁾ mon fils, terme affectueux

et l'on ne sait ce qui serait advenue s'il n'était
arrivé alors tout près de sa maison.
Seulement la porte en était cotée.

Il dut
attendre que son père vint tirer le verrou et
c'est alors qu'il passa un bien mauvais moment
entre une porte qui ne s'ouvrait pas et deux
loups affamés dont les yeux luisaient dans la nuit.

J'avais atteint ma douzième année lorsque
j'eus ma plus grande aventure, celle qui
me força, pour la première fois à mettre en jeu
la résistance de mon corps et les ressources
de ma volonté naissante.

Il y avait dans ce temps un certain
Domaine Renaud qui vivait avec sa famille
dans une maison de bois qu'il avait construite
au bas de la Côte-au-Maitre.

Il y restait pendant l'hiver seulement, car
au printemps il montait avec sa famille dans
les goux où il charbonnait tout l'été pour
les forges du Brassus.

Je connaissais ses enfants, l'aîné surtout,
nommé Jean, qui venait avec moi à l'école

Il était grand et fort et d'un bon caractère, aussi c'était avec un grand plaisir que nous nous retrouvions à chaque automne, car la famille redescendait en même temps que les broupeaux, à la St Denis.

Il avait mainte chose jolie à me raconter, depuis les brouneils qu'il attrapait au nid et qu'il finissait d'élever jusqu'au jeune chevreuil qui s'était rompu la jambe dans une étroite laizine et qui, après avoir été guéri par eux, se tint dans leur voisinage durant le reste de l'été.

J'avais visité une fois leur chantier, en revenant du Risoux, avec mon oncle Abram. Il se trouvait au haut des Grands-Crêts et j'en connaissais le chemin.

Aussi ce fut avec joie que j'entrevis l'espoir de revoir Jean Renaud, à la faveur d'une circonstance fortuite.

Un forgeron du Brassus avait déposé chez notre voisin le forestier Daniel Lecoulte, une hache que celui-ci devait remettre à Dornaine Renaud lors de sa prochaine tournée forestière.

Mais entretemps, il s'était blessé au pied

avec sa faux, ce qui fit qu'un matin je le vis assis sur le banc de roche nereau, avec un pied dans une babouche et s'appuyant d'un bâton.

— Voilà, disait-il, et je venais voir si votre Pierroton pourrait peut-être leur porter cette hache, car elle leur fait grand besoin.

— Je ne sais pas, disait l'oncle Abram, il n'y a passé qu'une fois. Et puis il est encore bien petit.

— Mais, que non! m'écriai-je, je connais le chemin, donnez la moi seulement, Daniel, et j'irai la porter.

Et voilà comment, vers les dix heures du matin, avec un bon morceau de pain noir dans mon petit sac de toile, je montais allègrement la Côte de Pra-Prodet.

Il faisait beau temps, on était en pleine fenaison. Les oiseaux chantaient, le soleil brillait, j'étais pleinement heureux.

Après avoir gravi la première pente, j'arrivai dans les plans et les combes dont la succession forme la montagne de Méséry.

Je vis bientôt le chalet, et les vaches

disséminées alentour. Mais je craignais le taureau, que l'on disait méchant. Aussi, me tirant sur la droite, j'évitais le grand plan, longeant la lisière du bois, pour n'avoir à traverser à découvert que l'étroite Combe des Fuits.

Puis je retrouvai, en arrière du chalet le chemin rudimentaire qui traversait les Grands-Crêts.

— C'est ici, Pierroton, me dis-je, qu'il faut faire attention, car à mesure que l'on montait, le chemin devenait de plus en plus mauvais et arrivé dans le haut, il fallait prendre, à gauche, pas même un sentier, mais une simple piste qui, en serpentant dans le bois conduisait à la charbonnière des Renaud.

Je m'étais habitué à aller seul dans les bois depuis que l'on m'avait chargé de porter chaque semaine, dans mon sac de toile, un pain de six livres à notre fruitier de Derrière le Grand'Roche. Mais cependant, à me sentir si loin du logis, dans cette immense solitude, je ressen-

tais une pointe d'émotion, qui me serrait un peu le souffle, dans cette dernière partie du voyage.

Il y avait une heure et demie environ que j'étais parti de la maison lorsque je débouchai sur un replat complètement déboisé d'où je vis, avec un soupir de contentement, fumer la charbonnière des Renaud. J'entendis bientôt la hache frapper sur le bois. Il n'y avait plus qu'à redescendre un peu sous la futaie et je fus bientôt au milieu du chantier.

L'un des fourneaux était allumé et brûlait depuis quelques jours. Une autre meule était en préparation. Je vis auprès du fourneau la Renaude qui le surveillait, ayant auprès d'elle ses deux filles et sur les bras le petit Toinon qui ne marchait pas encore.

Elle m'embrassa, bien contente de me voir si veillant et me montra l'endroit où Jean travaillait avec son père. Je les rejoignis bientôt avec la hache, que le père Renaud examina avec satisfaction.

Dans ma joie de retrouver Jean, je le

pris par le cou mais, quoiqu'il se montrait bien content, il me semblait qu'il ne répondait pas selon mon idée à mes effusions.

C'est qu'il travaillait déjà comme un petit homme et n'avait plus le temps d'élever des bourreux. Après que nous eûmes parlé un moment, il reprit son travail, qui consistait à lier en fagots les bûches que son père débitait avec une scie et à les porter auprès de la meule en construction.

Je fus invité à partager le repas de la famille, que nous prîmes en plein air, à l'ombre des grands sapins. Ce repas se composait d'une soupe épaisse faite avec de l'eau, du lait et de la farine d'avoine.

On nous donna à chacun un boulon de tourte, fait avec la même farine, dont on mettait tremper les morceaux dans la soupe. Jamais le bet-noir — ainsi nommait-on cette soupe — ne me parut si savoureux que dans cette clairière, au milieu de ces bois, près de mon ami Jean Renaud.

Puis je visitai la hutte, où ils dormaient et s'abritaient en temps de pluie. Elle n'était

pas grande, mais bien recouverte de gazon et garnie de mousse dans tous ses joints.

Je vis aussi le four, fait de plaques de molasse, où l'on mettait cuire les boullons après l'avoir bien chauffé avec du charbon.

Ils avaient aussi fait un couvert avec des écorces de sapin pour recueillir la pluie qui s'écoulait dans une auge formée d'un tronc d'arbre creusé.

Après m'avoir montré tout cela, Jean Renaud se remit au travail et je voulus m'aider aussi à porter les fagots. On me donna une corde et j'y allai de bon courage. Mes fagots n'étaient pas si gros que ceux de Jean, mais, cependant, après un grand nombre de voyages, je vis à mon contentement que le tas, près de la meule, s'était accru passablement.

Je prenais tant de plaisir à travailler avec mon grand ami que j'avais un peu perdu la notion du temps, lorsque le Renaud me dit. — Dis, Pierroton, il faudrait peut-être repartir, car, à voir le soleil, il doit être près de quatre heures.

- Quatre heures! répondis-je, oui, bien sûr, il faut vite que je me rentourne.

Et c'est alors que commença mon infortune. A force d'aller et venir dans la clairière des Renaud, il s'était fait en moi, sans que je m'en rende compte, une confusion sur sa position véritable. Ce qui fit qu'étant entré par l'un des bouts, j'en ressortis par l'autre, si bien qu'en arrivant sur le plateau déboisé qui formait la cime des Grands-Crêts, je ne le vis plus tout à fait comme lors de mon arrivée.

Jean Renaud m'y avait accompagné et il me montra de loin l'endroit où je devais reprendre le sentier. Je suivis ses instructions, quoiqu'un sentiment d'insécurité commençât à me gagner. Je trouvai le sentier et le suivis jusqu'à l'endroit où il rejoignait le chemin. J'étais à ce moment déjà, complètement désorienté et c'est ce qui fit que, sans aucune hésitation j'embouchai le chemin à rebours.

Dieu, quand il fit l'homme à son image, lui avait donné un sixième

sens, celui de la direction - Mais l'homme perdit par la suite cette faculté, ce n'est guère que son souvenir qui subsiste encore en nous et c'est ce résidu que le patois désigne sous le nom de senède.

Ce fut donc ma senède qui fut mise en défaut et qui me fit descendre du côté du Pisoux alors que je croyais bien être de celui de Méséry.

Je suivis ce chemin sans encombre et je débouchai bientôt dans une combe sauvage

Un chalet qui m'était inconnu en occupait le milieu. Je m'en approchai, mais la porte en était close.

- Quel peut-être ce chalet? me demandais-je.

C'est sans doute celui de la Combette, que je n'ai jamais vu, mais qui doit être certainement de ces côtés.

Un chemin forestier passait auprès. Alors, toujours sous l'influence de ma funeste erreur, je m'acheminai d'un bon pas sur le Chemin a-Charbon.

Je le suivis pendant longtemps. Les replats succédaient aux montées, celles-ci aux replats

et toujours le chemin filait entre deux rangées de sapins. Pourtant, j'étais certain de le voir bientôt s'abaisser et plonger dans la descente de la Côte de Pra-Rodet.

Je continuai donc à marcher, bien que le chemin montât de plus en plus. Bientôt il se sépara en plusieurs branches, marquées à peine par de vieilles ornières.

Je pris celle du milieu, pensant que c'était la meilleure. Elle me conduisit assez loin et finit par se perdre dans un dédale de fourrés, de laizines et d'arbres tombés de vieillesse. Ceux qui étaient debout avaient de longues barbes grises qui augmentaient encore l'aspect lugubre de ce paysage.

Et c'est à ce moment que j'eus le sentiment que je m'étais perdu.

Je ne saurais décrire l'angoisse qui alors s'empara de mon cœur d'enfant.

J'étais venu sans le savoir dans un pays inconnu et sans doute ignoré de mes parents et du reste du monde. Il ne me venait pas à la pensée que ce pût être le Risoux. Non, le Risoux n'était pas dans cette

direction. Alors, il y avait, pas très loin de nos demeures, un pays inconnu, dont je n'avais jamais entendu parler, dans lequel je m'étais égaré et dont je ne sortirais sans doute jamais.

J'essayai de revenir sur mes pas, mais j'avais déjà quitté depuis quelque temps les dernières traces humaines et je ne pus les retrouver.

Je ne voyais pas le soleil car la futaie me le cachait, mais ses rayons me paraissaient avoir une direction inusitée qui ajoutait à mon désarroi. Je marchai encore longtemps au hasard, étreint par une angoisse toujours plus grande, enfin brisé de fatigue, je m'affalai contre une vieille souche et, pleurant à gros sanglots, je m'abandonnai à mon désespoir.

J'étais perdu ! Jamais plus je ne reverrais notre maison, ni mes bons parents, ni Philippe, notre fuitier qui, sur la porte du chalet, m'accueillait d'un si bon sourire. Ni Jean Renaud non plus, qui ne saurait jamais comment j'avais disparu. Et Damien, et Nanette, que diraient-ils ?

Peu à peu le soleil cessa de me réchauffer de ses rayons. La lumière devint moins

claire, l'ombre s'étendait sur la forêt.

J'entendais au loin le cri d'un oiseau que je ne connaissais pas. Puis un son plaintif parvint à mes oreilles. C'était l'angelus qui sonnait à la Chapelle-des-Bois. Ce son paraissait descendre de la cime des arbres et rem-
-plir la forêt sans que je pusse dire de quel côté il était venu.

Un merle sortit d'un fourré et montra un instant la tache blanche de son collier.

Puis un renard passa sa tête entre deux buissons et me fixa de ses yeux obliques et méchants.

Il disparut presque aussitôt et sans faire aucun bruit, mais cette vision en fit lever en moi une autre, bien autrement horrible, celle de la bête jaune qui dormait sur la Côte, près du vieux mur.

Je ressentis alors une telle détresse que je fus près de défaillir. Je m'efforçais de chasser cette idée, mais en vain. Elle seule occupait mon esprit, pendant qu'autour de moi s'épaississaient les ténèbres et qu'un vent lugubre faisait vibrer la forêt.

Cependant, peu à peu les lois de la

nature reprenaient leurs droits sur mon corps d'enfant. A la terrible vision en succédèrent d'autres qui appartenaient déjà au sommeil et je perdis bientôt tout sentiment.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour. Le soleil brillait, les grands sapins chantaient sous une faible brise. J'ouvris les yeux tout grands, étonné de me voir en ce lieu. Alors, le souvenir me revint, avec l'angoisse de ma solitude. J'étais pourtant moins effrayé car le décor dans lequel je m'éveillais m'eût, en toute autre circonstance rempli de joie.

Aussi loin que je pouvais voir, les grands sapins dressaient leurs tiges élancées et une mousse épaisse et tendre tapissait le sol dans ses moindres replis.

Je sentis aussitôt la faim se réveiller en moi. et je me souvins du crochon de pain que j'avais dans mon sac. Je pris mon couteau et m'en coupai une bonne tranche. que je mangeai à belles dents. J'aurais sans doute pu tout dévorer, mais, inconsciemment l'espoir de me tirer de là était rentré dans mon

âme et, dans cette perspective, j'en remis dans mon sac la plus grosse moitié.

Puis, ayant passé les deux bretelles à mes épaules, je repartis à l'aventure, dans l'espoir d'arriver, à force de persévérance dans des lieux moins sauvages que ceux où je m'étais fourvoyé.

Les premières heures de marche ne firent pourtant que réveiller ~~ma~~ fatigue de la veille.

Je commençais à être tourmenté par la soif et je mâchais des feuilles de foyard pour croire l'apaiser. Plus tard, je me retrouvai dans des bois moins serrés et je découvris même une espèce de petite essartée où je pus me régaler de fraises.

Cette rencontre ranima mon courage qui, devant mon insuccès, commençait à baisser. Malheureusement, je marchais au hasard et tournais probablement sur moi-même. Je trouvai encore quelques fraises et je sentis de nouveau la faim. Je l'apaisai en prélevant une nouvelle tranche à mon crochon qui s'en trouva bien diminuée.

Puis je me remis à marcher, mais avec moins de courage, car la peur de voir de nouveau le soleil baisser et la nuit envahir les bois commençait à m'éteindre.

Je fus repris du sentiment d'insécurité que me causait la position ^(étrange) du soleil qui me semblait donner à rebours.

La forêt reprenait autour de moi son apparence hostile. Les trous succédaient aux roches et aux arbres renversés. Je devais enjamber les uns, contourner ou passer par dessus les autres. Peu à peu la fatigue et la peur reprenaient possession de mon être.

Je m'assis au pied d'un sapin et me remis à pleurer doucement.

Oui, cette fois, c'était bien fini. Je ne sortirais jamais de cet enfer. Quand j'aurais mangé mon dernier morceau de pain, je me coucherais sur la mousse et je mourrais certainement de fatigue et de faim...

C'est du fond de ce désespoir qu'un bruit familier vint me tirer brusquement.

Ce fut, à travers la forêt et du côté d'où venaient les rayons du soleil, le son bien

comme d'une hache, frappant à coups réguliers sur le bois.

- Un bûcheron, m'écriai-je ! et je me levai tout tremblant d'émotion.

Je n'étais sans doute pas loin de la Côte de Fra-Podet ! Le bruit de la hache continuait, pas très lointain. Oui, c'était bien de cette direction qu'il venait. Il n'y avait qu'à marcher dans ce sens et bientôt je le verrais, ce bûcheron et il me montrerait le chemin de la maison !

Tout en monologuant ainsi, je me mis à courir. Peu à peu le bruit se rapprochait les arbres devenaient moins serrés, puis j'arrivai devant un mur de clôture.

L'autre côté n'offrait plus que des bouquets de bois. C'était certainement la lisière d'un pâturage.

Un chien se mit alors à aboyer. J'étais peu habitué à ces animaux qui étaient à peu près inconnus chez nous. Aussi à cette voix hostile j'eus la tentation de battre en retraite. Mais la voix d'un homme se fit presque aussitôt entendre, dans

un langage que je ne comprenais pas.
M'étant encore un peu avancé, je le vis, près
d'un tas de bois coupé. Il regardait dans ma
direction, averti sans doute de ma présence
par les jappements de son chien.

Il le tenait pour le moment par le collier
et me cria avec un fort accent bourguignon :
- Avance donc, garçon et n'aie pas peur.
J'avancai donc, assez résolument et le saluai.
Il comprit bien à mon accent d'où je venais et
alors il me demanda :

— Ben, alors, qu'est-ce que tu viens foutimasser
par là ?

— Je m'en retourne au Bas-du-Chenit !

— Tu t'en retournes au chenit, dis-tu. Ah ! ben
ma foué, tu n'en tiens guère le chemin !

— Alors, lui dis-je, il faudrait avoir la bonté
de me le montrer, je me suis perdue depuis
les Grands-Crêts et j'ai couché dans cette
forêt. Alors, je voudrais bien pouvoir me
retrouver chez nous, avant ce soir, parce
que mes parents doivent être bien inquiets.

Je débitais cela en l'accompagnant de
gestes qui montraient régulièrement l'occident.

pour l'orient et vice-versa et ce devait être bien comique, car je vis qu'il retenait une envie de rire.

- Oui, oui, je comprends. Manière de parler, mais je vois que tu t'es proprement enfermé.

- Alors, vous voulez bien me montrer le chemin?

- Dis donc, mon garçon, tu crois peut-être qu'il est ici-dessous, le Chenit. Ben, ma foué non. Et il faut bien trois heures d'ici pour y aller. Et puis, toi tout seul, tu n'y arriverais jamais, tu te perdrais de nouveau et cette foué, ce serait pour de bon. Alors, voilà. Pour le moment, je n'ai pas loisir de te reconduire là-bas. J'ai huit vaches à traire et garder et six cordes de bois à faire pour le Bois d'Armont.

Pour ce qui est de l'instant, nous allons au chalet, car c'est le moment de traire. Tu boiras un bon coup de lait et tu m'aidas à ramasser mes bêtes, Ça m'aidas bien, car, manière d' parler, j'ai ma sciatique qui me tire diablement ces jours-ci.

Tout en parlant, il s'était rapproché

tenant toujours le chien qui grondait. Il le fit me flairer un moment, ce que je ne vis pas sans frayeur. Alors, le chien cessa de gronder, il leva sa tête vers son maître en agitant sa queue.

- Lâ, ça va bien, dit le berger en lâchant le collier, vous êtes maintenant bons amis. Et la bête, en effet ne me montra plus aucune aversion.

Bientôt nous fîmes au chalet. Il était petit et mal tenu, mais la certitude de ne pas passer une seconde nuit dans la forêt m'en fit trouver le séjour agréable.

Je bus d'abord une première écuelle de lait, puis, dans une seconde, je mis tremper le reste de mon pain que je mangeai de bon appétit.

Après m'être bien restauré, je suivis mon hôte sur le pâturage et lui aidai de mon mieux à rassembler les vaches. A ma façon de m'y prendre, pour les conduire et les attacher, il vit bien vite que j'en avais l'habitude et il en montra du contentement.

Il me fit voir ensuite la couche qu'il me destinait. Elle était sur un soleret placé di-

rectement sous le toit de l'étable et on y montait par une grossière échelle. Quant à lui, il couchait dans le fond de la cuisine.

Mis en confiance, je me hasardai à lui poser quelques questions, auxquelles il ne répondit qu'en partie. Je pus cependant savoir que mon lit avait été précédemment occupé par un petit berrichon qu'il avait amené avec lui de Bourgogne. Mais il était tombé malade et ses parents l'avaient repris.

Ce détail ne me frappa pas au moment même. Ce fut seulement les jours suivants qu'il me fit deviner peu à peu le plan que mon arrivée fortuite avait inspiré au berger.

C'était tout simplement de me garder avec lui pour remplacer le berrichon : Il suffisait pour cela d'entretenir l'erreur dans laquelle il me voyait par rapport à la géographie et par quelques fables bien arrangées, m'inspirer assez de crainte pour m'ôter toute envie de m'évader.

Sur le moment donc, je n'éprouvai que la satisfaction d'avoir trouvé un gîte et après avoir secondé de mon mieux le berger je

gagnai ma couche où je m'endormis presque aussitôt.
Du point du jour je fus réveillé par les appels de mon hôte.

— Alors, le petit Suisse! assez dormi comme ça.
Nous partîmes à la recherche du bétail qui se tenait, la nuit, dans le haut du pâturage, à l'abri des grands sapins. Après la traite, nous partîmes pour le chantier qui n'était qu'à quelques jets de pierre.

Le berger-bûcheron abattait les sapins et les débitait en bûches d'une aune environ. Il m'apprit à ébrancher les sapins et à tirer la scie en cadence, ce qui était pour lui une aide appréciable. Nous portions les bûches dans les endroits propices où le berger les formait en tas qu'il appelait des cordes et qui sont connus chez nous sous le nom de moules.

Puis nous reprenions les branches qu'au moyen d'un vianidge (une serpe) nous débarrassions de leur dai. Pendant que de sa hache le berger abattait de nouveaux sapins, je devais former des fascines avec les branches et les porter au chalet.

Pendant ce premier jour, j'achevai de

faire connaissance avec le chien qui s'appelait
Miraud. Le matin du second jour, comme je
jouais avec lui entre deux voyages de tranches, il
aboya soudain joyeusement et partit à la rencontre
d'une femme qui descendait de la forêt. Elle était
encore jeune et vêtue pauvrement. Son air doux
et tranquille me donna aussitôt confiance.

C'était la Philomène, la femme du berger.

Elle me regarda un peu étonnée et me demanda.

- Tu es ici, avec le Cyrille?

- Avec qui? répondis-je, car je ne savais pas
le nom du berger - Il est vrai que lui même
ne me demanda jamais le mien - Mais je
compris aussitôt et lui dis:

- Il est labas, j'irai le chercher.

Alors elle posa un sac assez lourd qu'elle por-
- tait et elle s'assit sur une des billas qui, devant
le chalet servaient de sièges.

Je courus jusqu'au chantier et je criai:

- Cyrille! il y a votre femme qui est au chalet.

Il parut mécontent d'être appelé par son nom
et répondit:

- Bon! je vois qu'elle a déjà mené sa langue!

Il descendit avec moi. C'est à peine s'ils se

saluèrent et bien que leur patois me fut peu intelligible, je compris cependant qu'il lui faisait des reproches. Distimulé et rapace comme il était, il n'entrait pas dans son plan que je fusse informé de trop de choses.

Je compris aussi qu'ils parlaient de moi. La femme posait des questions qui embarrassaient parfois son homme et tout en ce faisant elle me regardait d'un air triste. Puis elle s'occupa de mettre de l'ordre dans la cuisine et nous remontâmes sur le chantier.

Je liai une nouvelle fascine. J'y mis plus de temps cette fois, car mon esprit travaillait. La vue de cette femme, son regard caressant éveillaient en moi des pensées. Par elle, je pourrais peut être savoir des choses que, je le voyais, maintenant, le berger voulait me cacher.

Je ^{me}chargeai ^{de} ma fascine et vins la déposer sous l'avant-toit. Puis je glissai un regard dans la cuisine. La femme continuait son travail et ne parut pas me voir. Elle avait vidé son sac qui contenait des miches de pain d'orge et des boules qu'elle rangeait dans un placard. J'allai chercher une seconde charge et après

l'avoir mise avec les autres, je fis mine de me reposer en m'appuyant contre la porte, où je me balançais, cherchant une entrée en matière.

- Vous devriez rester avec nous, lui dis-je. Il ferait bien plus beau.

Elle me dit de son air triste :

- Tu serais content que je reste avec vous ?

- Oh ! oui, lui dis-je, vous seriez comme ma maman. Elle parut touchée et répondit :

- Je ne peux pas. J'ai mon ouvrage à Bellefontaine. Puis, aussitôt, craignant d'en avoir trop dit, elle se remit à son travail et moi, tout songeur, je remontai près du Cyrille.

Je ne fis pas d'autre voyage au chalet ce jour-là, car, méfiant, le berger me fit porter des billes.

Plus tard, la Philomène vint sur le chantier. Elle échangea encore quelques propos avec son homme, puis elle partit, remontant le chemin par où elle était venue, c'est à dire du côté où je croyais que devait être mon pays. Je l'observai sans en avoir leair et je la vis bientôt disparaître sous les arbres. Je réfléchis un moment, puis, m'adressant au

berger :

- Dites, Cyrille, elle s'en retourne à Bellefontaine ?
- Ben, m's foué ! il paraît.
- Alors, pourquoi s'en va-t-elle par là ?
- Ben, manière d'parler, c'est que c'est par là qu'elle a affaire.

C'est tout ce que j'en pus tirer.

Je continuai à brosser ces nouvelles idées qui, au lieu de m'éclairer, augmentaient le désordre de mon esprit.

Il est possible, après tout, me disais-je que ce chemin mène à Bellefontaine, mais je ne comprends pas, tout ce pays me paraît à l'envers.

Je savais maintenant que nous étions en Bourgogne et, comme le soleil se levait toujours, pour moi, à rebours, j'en vins à penser qu'ils avaient un autre soleil, comme ils avaient un autre langage et, je le savais, une autre religion.

Le troisième jour, je dus aller tout seul rassembler le bétail et puiser l'eau à la citerne.

Il en fut de même les jours suivants. Je le faisais de bon cœur, car Cyrille souffrait de sa jambe, qui l'empêchait de dormir et le faisait boiter. Le temps se maintenait invariablement

beau. C'était donc plein de courage que je rassemblais mon troupeau. ce qui demandait un certain temps, pendant lequel le soleil montait à la cime des arbres et se montrait bientôt dans tout son éclat. C'est la vue de ce spectacle renouvelé chaque matin qui peu à peu, et sans que j'y fusse pour rien provoqua en moi un travail qui me rapprocha de la réalité.

Je ne voyais plus, comme aux premiers jours, le pâturage invariablement tourné vers la Bourgogne. Il m'arrivait, sans le vouloir, de le voir différemment, mais je m'efforçais bien vite de chasser cette idée, la prenant pour une nouvelle preuve du désarroi de ma sénéide.

Cyrille se montrait assez caqueur. Mani-festement, la solitude lui pesait et il appréciait ma compagnie. Je profitai de ces dispositions pour lui poser quelques questions insidieuses et quoiqu'il fut toujours sur ses gardes, mon esprit, éveillé par mon malheur trouvait parfois dans ses réponses quelque matière à réflexion.

— alors, dites, Cyrille, il faudra bientôt voir

pour me ramener chez nous. Si mes parents savaient que vous me gardiez ici, ils ne seraient pas contents.

— Ben, ma foué, s'ils se languissent de toué ils doivent venir te chercher. S'ils s'en étaient occupés, on les aurait sûrement vus par ici.

— Je n'eus aucun soupçon, heureusement, de ce que cachait l'espèce de sourire dont il marqua cette réflexion. —

— Quant à moié, poursuivit-il, manière d' parler, mais avec ma jambe, je ne peux pas bouger d'ici pour le moment.

— Alors, votre femme, elle est allée à Bellefontaine?

— Bien sûr.

— Et, elle passe, pour y aller, par le haut de la pasture?

— Ben, censément, oui!

— Mais, c'est aussi par là qu'il faudrait passer pour aller chez nous?

— Ben, ma foué! je pense.

— Et par là, en bas, pourrait-on y aller?

— Par embas, s'écria-t-il, ben, je te conseille d'y aller voir! Il y a les Crasset par embas, comprends-tu bien, mon garçon, les Crasset:

- Non, fis-je impressionné, qu'est ce que c'est ?
- Ben, ma foi, mon garçon, manière d'parler, c'est comme qui dirait le pays du Diable :
Des roches, encore des roches qui montent sur les autres. Et des trous où l'on se casse les membres.
Pas de chemin, là-dedans, mais toutes sortes de bêtes de l'enfer. Des araignées grandes comme la main et des serpents ! en veux-tu, n'en voici. Des hiboux qui vous crévent les yeux, des chats sauvages et même, censé-ment, des loups. N'essaye pas, mon garçon d'aller te fourrer là-dedans, jamais tu n'en ressortirais.

J'allai me coucher sur mon soleret, fort impressionné de ce que je venais d'entendre. Je fus longtemps à m'endormir et je rêvai toute la nuit d'araignées et de hiboux.

Nous eûmes là-dessus quelques jours de pluie qui rendaient plus lourde la peine qui m'oppressait. J'aidais un peu le berger dans la fabrication du fromage de Morbier et j'en apprenais les secrets. Puis, entre deux averses nous allions chercher quelques charges de branches et nous nous installions dans la

cuisine pour les préparer.

Au moyen d'un couteau spécial j'en enlevais l'écorce et je les passais à Cyrille, qui, sur une espèce de banc d'âne les façonnait en cercles pour la boissellerie.

Les jours s'écoulaient longs et tristes. Puis le soleil revint, ramenant un peu de joie et nous reprîmes le chemin du chantier.

Alors, un jour que je venais de déposer mon fagot je vis, dans le bas de la pâture, un homme qui montait vers le chalet. Aussitôt mon esprit en éveil me fit entrevoir du nouveau.

J'attendis que l'homme se fut approché pour le saluer.
— Bonjour, me dit-il. Et Cyrille, il n'est pas là ?

— Il est là-haut, lui répondis-je.

— Alors, pendant que je souffle un peu, va lui dire de descendre. C'est Crestin-Guinche, du Bois-d'Armont.

J'avais une question qui me brûlait la langue. Je ne pus m'empêcher de la poser :

— Vous êtes venu par ici ?

— Ma foi, bien sûr, pourquoi ?

— Alors, vous avez traversé les Crassets ?

— Des crassets, il y en a partout. Bien sûr,

j'en ai passé quelques-uns. Allons, file, mon garçon et fais ma commission.

Tout en allant m'en acquitter je retournai dans mes réflexions.

- C'est sûrement le marchand du Bois-d'Amont me dis-je. Et il est venu par là. Et il n'a pas l'air d'avoir vu des bêtes.

Je continuai d'apporter mes fascines. Cyrille et le marchand discutaient sous l'avant-toit.

Le marchand avait une gourde à laquelle ils buvaient tour à tour.

Puis enfin, ils montèrent sur le chantier.

Quant à moi, j'avais mon idée.

Je m'arrangeai d'avoir toujours une fascine de prête et au moment où le marchand nous quitta je partis aussi avec ma charge.

Puis, l'ayant déposée je continuai à descendre à sa suite, sans qu'il s'en aperçut.

Alors, d'un bouquet de bois à l'autre, je le suivis, le cœur battant, beaucoup plus loin que je n'étais jamais allé.

Nous traversâmes un bois assez large, après lequel je vis une étendue de rocailles quises où le gazon faisait complètement

défaut :

- Les Crassets! me pensais-je, avec un frisson dans le dos. Je continuai pourtant à m'avancer en suivant le marchand qui s'était engagé dans ces bancs de pierres et les traversait sans paraître en être incommodé.

Je m'y hasardai à mon tour lorsqu'il se fut un peu éloigné, en me dissimulant derrière les rocs et quelques maigres sapins.

Je ne fus pas impressionné par l'aspect de ces lieux déserts. C'étaient, en somme, des lliâpes comme j'en avais vu sur d'autres montagnes, et même sur notre pièce, derrière la Grand Roche.

Je me dis: — Il n'est pas possible que ce soit cela, les Crassets, ils sont sans doute plus loin.

Et j'avancai encore, jusqu'à ce que je vis la fin de ces rocailles et un rideau de sapins chétifs qui ^{les} bordait en dessous.

Alors je n'eus qu'une idée: Voir ce qu'il y avait au-delà de ces sapins.

Je repris donc ma course à travers ce bois et de l'autre côté je vis de nouvelles lliâpes légèrement recouvertes de gazon, qui s'étendaient au loin. Au milieu de cette solitude,

paraissent quelques chèvres et je vis le marchand qui, tranquillement, poursuivait son chemin. Mais le soleil s'inclinait déjà sur la forêt. Je fis demi-tour et regagnai au plus vite le chalet.

- D'où sors-tu comme ça ? me demanda Cyrille.

- Oh ! de pas bien loin, j'ai été faire un tour.

Il eut un regard méfiant, mais, décidai-

- quant de dire un mensonge, je ne répondis rien aux autres questions qu'il me fit.

J'avais alors dans la tête un bouillonnement qui me faisait mal et il me tardait d'être seul pour tenter d'y voir un peu clair.

Cyrille n'était pas content. Il avait ramassé tout seul le bétail et s'était mis à traire. Je repris mes fonctions qui consistaient ^{matin et soir} à faire du feu au foyer et y placer la marmite à trois pieds dans laquelle je chauffais le lait de notre repas du soir.

Puis, à l'appel de Cyrille, je prenais un seau de bois dans lequel il versait le contenu de son seillon quand il était rempli.

et je le transportais dans la chambre du lait

Il n'y eut pas, ce soir là, de longue causerie.
Je me retirai de bonne heure sous mon arpentis
où je pus réfléchir à l'aise sur les événements
de la journée.

Ainsi les crasseks et leurs bêtes horribles
n'étaient qu'une invention de Cyrille pour
m'effrayer. Il y avait, au-delà de ces roches
un bon sentier que suivait Crestin-Guinche
pour retourner au Bois-d'Amont.

Était-il possible que ce fût ce côté qu'il
fallait prendre pour m'en aller ?

Mon esprit troublé ^{ne pouvait} encore comprendre cela.
- Mais alors, si le Bois-d'Amont était là-bas,
le soleil se levait donc comme chez nous ? !
Et ce fut pour moi une révélation.

En fermant les yeux, je vis les choses comme
elles devraient être : le soleil se levant sur la
montagne, la vallée où était le Bois-d'Amont,
puis les lliépes et notre pâturage qui s'in-
clinait doucement de leur côté.

Je pris alors la ferme décision de préparer
ma fuite. Le temps s'était remis au beau.

Il y avait, au haut de la pâture un grand

sapin branchu du genre que l'on appelle assote.

J'y monterais demain matin et de son sommeil, je verrais se lever le soleil.

Peut-être, alors les derniers doutes qui m'oppressaient se dissiperaient-ils.

Je me reveillai au point du jour et j'étais déjà debout avant l'appel de Cyrille.

Je gravis la pente du pâturage, j'attendis au pied du sapin la lueur de l'aurore et quand elle parut dans le ciel je me hissai dans les branches et commençai mon ascension.

Occupé seulement de placer mes pieds aux bons endroits, je montais, je montais et alors, arrivé près de la cime je tournai mes regards du côté du soleil.

Son globe rouge se levait sur une montagne qui restait encore un peu obscure mais plus loin, là-bas, je vis, dans un ravissement que je ne saurais décrire, les cinq sommets du Mont-Tendre, tels que je les voyais si souvent du haut de notre Côte.

A cette vue, je faillis me laisser choir. Je dus fermer les yeux et rester immobile, mettant toute ma volonté à vaincre mon vertige et

à tenir mes mains bien fermes autour de la
branche qui me soutenait. Puis je regardai de
nouveau. La vision se faisait plus distincte.

Oui ! c'était le Mont-Cendre ! Et plus près
les Chaumilles et les chalets que je connaissais
si bien. Ils étaient là, tous, bien à leur place,
les Mollards, le Cerney, le Milieu et, presque
en face de moi, la plaine des Grands-Plats,
dont je voyais le troupeau, que, sans doute, les
fauconniers rassemblaient.

Je revoyais enfin mon pays ! C'était là, dans
ce creux que je descendrais pour retrouver ma
maison, et mes bons parents, et mes petits amis.
Ah ! qu'ils seraient contents, eux qui me croyaient
sans doute perdu pour toujours.

Je rassemblai mon sang-froid pour opérer
ma descente qui, comme on sait, est plus pénible
-leuse que la montée. Je réunis en hâte
mon troupeau. Dès lors, ma résolution était
prise.

Entre-temps, Cyrille s'était levé. Nous attachâmes
le bétail et la traite commença. Mais, tout en
vaguant à mon travail je trouvai le temps
de préparer mon sac de toile et d'y glisser.

un bon morceau de pain.

J'attendis encore un appel de Cyrille et lui
présentai le seau de bois. Après l'avoir versé
dans le chaudron je le posai doucement à terre,

je sortis sans bruit de la cuisine et je
partis, de toute la vitesse de mes jambes.

J'atteignis sans encombre le bas de la pâture.
Je traversai les bois qui la bordaient et
me trouvai bientôt en face des Crassets.

Ils ne me paraissaient pas plus dangereux
que la veille. - Peut être aussi que les serpents
n'étaient pas encore réveillés - Je les franchis
rapidement ainsi que le rideau de sapins
et m'engageai délibérément dans les lliâpes
où passait le sentier sur lequel j'avais vu
le marchand.

Je vis bientôt de petits chalets de bois où
je ne m'arrêtais pas. Le chemin descendait
toujours, parfois insensiblement, parfois en
chutes subites. Je traversai des clairières,
des jorattes. Je trouvai d'autres petits chalets
auprès desquels il y avait un homme. Je
pressai le pas, tant je craignais d'être
arrêté dans ma fuite. Le chemin était

à présent mieux tracé. Il descendait encore puis il se mit à remonter et j'atteignis une crête où j'éprouvai un sursisement : j'avais devant moi, tout près, me semblait-il, la montagne que j'appelais de mes vœux. La montagne que, depuis ma naissance j'avais eu devant les yeux.

La côte du Carroz, celle de la Bourgnière et plus loin, je devinais celle du Bas du Chemin.

À cette vue je ne pus retenir mes larmes. J'étais sorti pour toujours de ce pays maudit. Mon épreuve s'achevait, ici, au haut de cette crête, car je n'avais maintenant plus qu'à descendre. Là, tout près, était la Roche Bressenche. Je ne la voyais pas, mais je le savais.

Le chemin descendait de nouveau, puis. Après une légère montée, il plongeait brusquement dans la dernière descente.

Je m'assis sur une pierre pour savourer ma joie et alors, rassuré sur mon sort, je sentis que je mourais de faim. Je mangeai mon pain en pensant à Cyrille qui, là-bas, au chalet, devait être bien ennuyé. Puis, m'étant remis en marche je m'engageai bientôt dans les lacets de la Grand' Roche.

Après en avoir atteint le pied, par le Combe de la Verrière et le chemin de Pre-Frotet, j'atteignis, dans une sorte de rêve, les champs du Bas-du-Chenit !

Il pouvait être huit heures du matin. De tous côtés on voyait des gens occupés à faucher et épancher le foin. Plusieurs me regardaient, mais avaient peine à ^{me} reconnaître dans le garçon noir et débraillé que j'étais devenu.

Soudain j'entendis la voix de Danion :
- C'est Pierroton ! Pierroton est retrouvé ! Et lâchant sa fourche il courut à ma rencontre bientôt suivi de Nanette. Il se jeta sur moi me serrant par le cou, pendant que Nanette s'emparait de mon bras qu'elle ne lâcha plus. D'autres enfants accouraient. Je les connaissais tous. Ah ! que j'étais content ! Des voisins, des voisines m'entourèrent bientôt manifestant leur joie de me voir revenu.

Voici notre maison et, près de la fontaine, l'oncle Abrah avec ses faucheurs. Il lève la tête, il voit notre rassemblement. Il pose son outil et accourt à grandes enjam-

béés. je suis bientôt dans ses bras.

- Mon pauvre petit, au monde ! d'où viens-tu ?

- Je ne sais pas, disais-je, je vous dirai

Me voici dans notre cuisine. La tante Marion me presse sur son sein. Mes bons parents ! comme ils m'aiment, quand même ! Je vois sur leurs visages les traces de leur chagrin. Ils me pressent de leurs questions auxquelles je réponds de mon mieux. Leur joie, leur indignation se manifestent tour à tour et la tante Fanchette s'écrie

- Hé là ! c'est poûssiblliou ! çai que lou bon Dieu est bon !

Des voisins toujours plus nombreux remplissent la cuisine et pour eux je devais sans cesse recommencer mes récits. Puis on me fit mettre à table. Du lait, du fromage, du bon pain noir ah ! qu'il fait bon chez nous !

Quand je me fus bien régalé ma tante Marion prit un baquet, du savon et se mit à me nettoyer. C'est j'étais horriblement sale. Quand je fus bien débarbouillé et qu'on m'eut passé une chemise propre, on put voir que, bien qu'un peu amaigri, j'avais encore bonne figure.

Je n'étais nullement fatigué. Je réclamai ma fourche et rejoignis, au champ de la fontaine les faucheurs de l'oncle Abrahm, qu'il me tardait de connaître.

D'un champ à l'autre, la nouvelle s'était repandue et toute la contrée apprit bientôt mon retour.

Mais le temps pressait et nous fûmes repris par le souci de soigner et rentrer notre foin.

Le soir, après souper, avec quelques voisins nous reprîmes notre entretien et c'est alors que mes parents me peignirent leur désespoir, le soir de mon départ, en ne me voyant pas revenir. Vers les dix heures, n'y tenant plus, l'oncle Abrahm s'achemina ^{à ma rencontre} avec quelques voisins qui portaient des lanternes. Ils montèrent jusqu'aux Grands-Crêts où les Renaud, réveillés par eux, apprirent la triste nouvelle.

Les jours suivants on continua de battre les bois, mais la fennaison réclamait tous les bras, on dut interrompre les recherches jusqu'au dimanche où cinquante jeunes gens battirent en vain les fourrés du Risoirix.

Puis, venant on ne sait d'où, le bruit courut qu'un enfant avait été recueilli quelque part, derrière le Risoux. Cette nouvelle, quoique fausse vint tranquilliser un peu la maison.

J'ignorais le nom du chalet de Cyrille, mais par mes explications, le forestier Daniel comprit que c'était le chalet Mayet, au sommet du Risoux de Bourgogne.

Et c'est alors qu'il me dit une chose qui me causa une grosse émotion :

Domaine et Jean Renaud, quittant un jour leur charbonnière avaient parcouru toute la partie de la forêt dans laquelle j'avais erré.

Ils s'étaient avancés jusqu'au chantier de Cyrille, mais ma mauvaise fortune voulut qu'en ce moment il s'y trouvât seul, occupé que j'étais sans doute à ramasser le bétail ou à puiser de l'eau.

Sur questions de Renaud, sur un enfant qui s'était égaré il répondit qu'il n'avait rien vu, ni rien entendu dire.

Je compris alors la cause du mauvais sourire qui, certain soir, fit grimacer la face du berger.

Mon ami Jean avait donc passé tout près

de moi et je n'en avais rien su !

L'indignation fit alors à son comble et l'on ne ménagea pas les malédictions à l'adresse de Cyrille, dont, ce soir là, les oreilles durent sonner.

Nous étions un samedi, ce que j'ignorais absolument, ayant perdu là haut toute notion du temps. Il me semblait y avoir passé tout un mois, alors que mon absence se réduisait à douze jours.

Une grande battue était prévue pour le lendemain. On n'eût pas besoin de la décommander, la nouvelle de mon retour s'étant répandue partout.

Après un sommeil sans rêves je me levai de bon matin et je me rendis, avec mon oncle Abiam au prêche du Sentier où, du haut de la chaire, Monsieur le Ministre Malherbe rendit grâces à Dieu de mon heureux retour.

Fin

Recueilli et arrangé par
David des Ordon.



Situation des mesures du Chalet Mayet en dessous de la Roche Bernard. Carte Dido 1978. Nous sommes allés voir les ruines sur place, simples murs écroulés passablement difficile à trouver au milieu de la forêt, avec encore quelques bouts de pâturage. Tout semble être à l'abandon.



Paul-Auguste Golay alias David des Ordon (1873-1937).